

((pp 13-17))

Comment repérer l'instant précis où la page allait se tourner ? Pouvait-on d'ailleurs repérer un instant ? Cela signifierait en effet : se préparer au moment où il ne resterait plus rien de ce qui existait une seconde auparavant.

Lorsque je pensais à ma sœur, j'avais en tête les questions qu'Ira et moi ressassions en vain durant les nuits passées dans sa maison. Nous ne trouvions pas de réponse. C'étaient des questions qui excluaient les réponses, et j'avais de plus en plus souvent l'impression qu'Ira me les posait uniquement pour cette raison.

« Quand tu te sens poussé à bout, que tout, mais vraiment tout, semble s'être ligué contre toi et que tu te dis que tu ne vas pas tenir une minute de plus devant cette cloison, où veux-tu donc trouver la force de comprendre que tout cela n'est qu'une illusion ? »

Je ne savais pas quoi répondre. Je n'arrivais pas à suivre Ira et je ne voulais pas la suivre jusqu'à la cloison grise.

« Arrête de te triturer la cervelle. Prends tes cachets, prends-les régulièrement. Va chez ton médecin. Retourne voir le groupe que tu fréquentais autrefois, ça s'est toujours bien passé. Ne te laisse pas ronger ni abattre par les pensées négatives. »

La plupart du temps, je me contentais de débiter des phrases toutes faites.

« Je sais », répondait-elle d'habitude, dès qu'elle était fatiguée de parler, « je sais bien » – une formule tout aussi machinale, mais qui avait le mérite d'être honnête. Puis elle se mettait à soupirer, ce qui me retournait le cœur, ou, pire encore, elle affichait un sourire triste, debout à la porte de la terrasse, en expirant la fumée de sa cigarette dans l'air nocturne.

« Il faut que tu appelles les Lewandowski », dit-elle. « Fais-le pour moi, s'il te plaît. Appelle-les et demande-leur s'il peut rester chez eux les deux semaines qui viennent. »

Avant même que je songe à Jesse, elle était en train de parler de lui. Elle examinait son propre chagrin avec ses yeux à lui, de son point de vue.

« Comment, en tant que mère, expliquer à ton enfant que tu vois un précipice dans chaque chambre, y compris la sienne ? »

Ses questions énigmatiques me la rendaient toujours plus étrangère. Cela faisait longtemps que je ne lui avais plus dit quoi que ce soit qui ait réussi à se frayer un chemin jusqu'à elle.

« Essayez donc de respirer tranquillement, Ira, on inspire et on expire, on inspire et on expire, et encore... » lui disait son médecin avec calme, ce qui la rendait calme, elle aussi, pour un temps.

Quant à moi, il ne me venait à l'esprit que des platitudes ou alors, quand je lisais Hemingway, des citations d'Hemingway et, dans le meilleur des cas, Ira me demandait de quand datait la traduction.

Haussement d'épaules. « Elle est antérieure à nous, sans doute, j'en sais rien. Ce qui est sûr, c'est qu'un canasson nommé « Cafard » n'a jamais gagné aucune course. » C'est ce que dit le colonel agonisant dans *Au-delà du fleuve et sous les arbres*.

Elle sourit. Elle me caressa le bras en passant devant moi.

« Appelle les Lewandowski, s'il te plaît. Le numéro est en mémoire. »

J'appelai. Les parents d'accueil de Jesse seraient chez eux les deux semaines suivantes, le garçon pouvait venir sans problème. Les Lewandowski n'avaient encore jamais dit non.

Quand Ira parlait de Jesse, son sourire de jeune fille glissait sur son visage, ce sourire qui n'avait jamais changé. Je le reconnaissais même dans l'obscurité de la maison, et je l'aimais, justement parce qu'il était devenu si difficile d'aimer Ira au lieu de la prendre en pitié. Quand Ira souriait, les nombreuses années passées ensemble ne me semblaient pas perdues, peut-être parce que – comme souvent durant l'enfance – nous pensions la même chose.

Je commençais à entrevoir ce qu'elle savait depuis longtemps : tourner la page était au-dessus de ses forces. Ce serait à Jesse de soulever et de tourner cette page devenue trop lourde pour sa mère. Son fils marqua le début d'un nouveau chapitre.

Au début, elle ne mesurait sans doute pas jusqu'où allait la mener la pensée qui s'enracinait en elle. Une peur panique s'empara de moi dès que je pris

conscience du chemin parcouru et de sa volonté de s'abandonner.

Pour Ira, en revanche, c'était une certitude ancienne : en confiant sa propre existence à son fils, plus rien ne méritait à ses yeux le moindre effort. Cela faisait belle lurette qu'elle ne tenait plus compte de l'enjeu.

Je ressassais mes pensées, assis devant cette cloison, la dernière chose qu'elle avait vue. C'étaient des pensées à en pleurer, de sombres images pleines d'autocritique, que je ne connaissais que trop bien mais dont je n'arrivais pas à me débarrasser. Tu es là, dans ta voiture remplie d'affaires, à fixer obstinément la cloison d'un garage. Regarde par la fenêtre, ce hublot. Dehors, mouches et insectes étincellent dans la lumière d'octobre, tandis qu'ici, dans la pénombre, ton esprit est hanté par la seule personne pour laquelle tu éprouvais de l'affection. Comment veux-tu parvenir un jour à te sortir de ce pétrin.

Après la mort d'Ira, mes parents avaient vendu leur maison de Schnelsen. Afin de faciliter autant que possible la transition pour Jesse, ils s'installèrent chez leur fille à Wellingsbüttel et opposèrent à l'adversité ce en quoi ils excellaient, à savoir la maîtrise du quotidien. Seul le garage échappa à leur pragmatisme. A la fois lieu du drame et monument funéraire, porte des Enfers et tache honteuse, c'était un endroit incompréhensible. Il resta donc vide et se transforma en un mausolée puant l'essence, dans lequel nul autre que moi ne mettait jamais les pieds.

Quand je leur rendais visite à tous les trois, je mettais ma voiture au garage pour le week-end. Avant d'entrer dans la maison, je restais dans le véhicule jusqu'à ce que le parallélépipède de pierre grise à la lucarne ronde cesse de ressembler à un caveau. Après le dîner, je sortais fumer une cigarette et je rouvrais le garage. Je soulevais la porte, m'asseyais au volant, écrasais ma cigarette dans le cendrier en attendant leur venue : mes pensées dans le garage d'Ira étaient toujours les mêmes. En moins d'une minute, parfois, je la voyais devant moi, fumant à la porte de la terrasse, souriante - son visage de jeune fille, ses longues jambes fines dans le gymnase lors d'une fête sportive - ou en train de rentrer à la maison avec une amie sur son porte-bagages. J'entendais sa voix grave, qui contrastait tant avec son corps frêle. La voix de ma sœur me

semblait d'une lenteur inexplicable quand elle disait des phrases qu'elle seule disait ainsi.

« Existe-t-il au monde une personne capable de repérer un instant décisif ? »

Une fois le week-end terminé, je m'installais dans la voiture le dimanche soir ou le lundi matin et je la sortais au grand air. A peine la porte refermée, pensées et questions disparaissaient, comme si elles restaient au garage auprès de ma sœur morte.

Depuis un certain temps, mon père projetait de faire démolir le garage et d'en construire un nouveau. Il serait au même endroit et ressemblerait en tous points à l'ancien sur les plans, mais il était différent. Il aurait un accès vers la maison. Et il comporterait une ventilation de sécurité. Mon père dessinait des plans détaillés, comme autrefois, et il s'était même racheté un rapido, un rapidographe pour l'occasion, parce que c'est à moi qu'il avait légué, des années plus tôt, son vieux kit de dessin à l'encre de Chine.

Depuis le mois de mars, il repoussait son projet. Même si mes parents trouvaient macabres les séances de recueillement de leur fils dans le garage, s'ils préféraient, comme il se doit, aller se promener jusqu'au cimetière d'Ohlsdorf et croyaient devoir interdire à Jesse d'entrer dans le garage ou de jouer devant au basket avec son ami Niels, ils finirent par comprendre, avec le temps, que rien ne me consolait autant que de rester assis face à la cloison d'Ira.

Quand ma mère me demandait pourquoi je ne passais pas enfin à autre chose, je répliquais que j'arrêteraï dès que j'aurais surmonté l'épreuve. Mais ce n'était pas vrai. Je ne croyais pas un instant pouvoir me remettre un jour de la mort d'Ira, et je n'en avais aucune envie.

((83-88))

Je m'allumai une cigarette et revins lentement sur mes pas, très lentement, content de chaque foulée. Cette rigole bétonnée, c'était peut-être un ruisseau autrefois. Je regardais mes chaussures en songeant à mon père, avec lequel je les avais achetées. Je pensais à son atelier dans la cave et à ses pantoufles d'atelier, dans lesquelles il passait d'une table à l'autre, un espace rempli de livres et de maquettes d'engins à hélices qui le passionnaient. Cela me rappelait les avions de l'us Air Force qui avaient bombardé Mons par erreur. Je les imaginais, soixante-dix ans plus tôt, quand mon père avait huit ans, en train de survoler la région, j'imaginai les navigateurs dans leur cockpit en plexiglas en train de faire du repérage et de comparer les points marquants du paysage qui s'étendait sous eux avec les points inscrits sur leurs cartes de la Somme, la Marne, la Lorraine, l'Alsace, la Belgique et la Rhénanie. Je me représentais le pilote d'un Liberator ou d'une Flying Fortress, persuadé d'avoir reconnu quelque chose, des rails, un hangar à locomotive, un pont ferroviaire, une gare d'une certaine importance, autant d'éléments lui faisant croire qu'il survolait plus vite que prévu Aix-la-Chapelle, Mönchengladbach ou Coblenze, raison pour laquelle il donnait l'ordre de largage au bombardier.

Il existait sûrement déjà un pont sur la Bresle en 1944, beaucoup plus petit sans doute, un peu plus au sud, au milieu du bourg, et sur lequel les gens d'Aumale faisaient avancer leurs charrettes et cahoter leurs voitures. A la fin de l'été, lorsque la Wehrmacht se retira de la Normandie, les Britanniques et les Américains étaient passés par ici, traversant ensuite la Picardie, la Flandre française et la Belgique, progressant vers l'Est jusqu'au Rhin.

J'écrasai ma cigarette et j'étais déjà à portée de voix de la voiture lorsque je m'arrêtai à nouveau et levai les yeux vers le viaduc autoroutier. Je n'aurais pas pu dire pourquoi, et je doutais comme d'habitude de mes impressions mais, d'une certaine manière, la forme et la couleur du pont semblaient évoquer le passé, même si le pont n'avait été construit que vingt ou trente ans après la fin

de la guerre. Tout remontait à la même lointaine époque, et c'était toujours valable. Voilà ce que semblait dire ce pont avec ses vingt pattes de béton en forme de Y, son tablier gris et sa dalle grise surplombant le lit de la Bresle d'origine. Il ne tenait qu'à moi de le voir. Et, à cette pensée, je m'aperçus que je m'étirais et me redressais, pris de curiosité, et que j'éprouvais l'envie soudaine de dessiner.

Je savais bien sûr que ce n'était pas le moment de faire un dessin ou même un simple croquis du pont, mais cela ne me rendait pas triste, tout juste un peu maussade. Je revins donc à la voiture et remarquai alors que la portière du conducteur n'était plus entrouverte. Les portières étaient fermées, mais pas verrouillées, et la Mercedes vide. Je ne voyais Jesse nulle part.

Je m'assis au volant, klaxonnai trois ou quatre fois longuement et le son traversa la solitude du soir avec une intensité qui m'étonna moi-même. Rien ne se passa. Le ciel était d'un bleu sombre tirant sur le violet, une couleur proche de celle des lupins, dont l'odeur était presque aussi forte que celle des lys et des roses Maréchal Niel dans le jardin de ma mère à Wellingsbüttel. Dans la brise légère, les tiges produisaient un petit bruit de ruissellement. D'ici une heure à peine, pensai-je, il fera nuit noire.

J'attendis quelques minutes. J'imaginai Jesse qui s'enfuyait sous le coup de la colère, se postait au bord de la route et arrêtait une voiture. Était-il possible qu'il soit monté dans le véhicule d'un inconnu et qu'il ait décampé sans laisser de message ? Je me représentais la chose et la tenais pour probable et improbable à la fois. Je le voyais sur l'autoroute en direction du Havre et de Bayeux, au volant un homme entre deux âges qui lui posait des questions, un voyageur de commerce, un représentant, puis c'était une jeune femme qui conduisait, ravie par son impressionnante maîtrise du français. Je donnai un grand coup sur le volant assorti de jurons, tout en remarquant que la peur commençait à s'emparer de moi. Le sandwich, la bouteille d'eau, son sac à dos, tout était parti – comme si Jesse n'avait jamais été là et que j'avais fait la route seul. J'imaginai la réaction de ma mère et laissai tomber machinalement, comme elle l'aurait fait, le menton sur la poitrine. « Je vais lui

en faire voir de toutes les couleurs ! » avait-elle dit de rage, un jour, lorsqu'Ira, alors âgée de quinze ou seize ans, avait découché pour la première fois. Je ne l'avais pas oublié parce que nous n'avions jamais, au grand jamais, été battus par nos parents.

Je sortis et appelai le garçon. Je redescendis un peu sur le chemin, mais je fis demi-tour quand j'eus la certitude qu'il ne bifurquait nulle part. Je dépassai la voiture et me postai au bord de la départementale. Je restai là peut-être trois minutes, sans que surgissent les phares d'une voiture ou d'un tracteur dans la pénombre. D'ailleurs, depuis notre arrivée en France, je n'avais vu, pour ainsi dire, aucun être humain. Les gens qu'on apercevait circulaient en voiture. Quand on se retrouvait, comme sous la contrainte, en plein air, on était saisi par un sentiment d'irréalité, douloureusement surpris de voir combien tout semblait factice. La scie circulaire s'était tue. Le pont grondait. Des corneilles croassaient au-dessus de la rivière. Un léger bourdonnement emplissait l'air alentour – les moustiques d'automne arrivaient. Pitié ! J'appelais Jesse à intervalles réguliers, en ménageant de longues pauses, et je constatais de plus en plus nettement que je refusais d'admettre sa disparition.

De nouveau au volant, je pris mon portable et appelai ma mère. Elle ne fut pas surprise de m'entendre et j'attendis de voir si Jesse l'avait contactée. Elle n'en dit rien, demanda seulement comment il allait et où nous étions. Quand je le lui dis, elle fut quand même étonnée.

« Vous n'êtes pas restés en Belgique ? Pourquoi ? »

« On avançait tellement bien », dis-je. « On va essayer d'arriver jusqu'à l'hôtel. C'est tout ce que je voulais te dire. Au fait... Jesse n'aurait pas laissé son portable à la maison ? »

Elle dit qu'elle ne l'avait pas vu et qu'elle avait rangé sa chambre dès le midi.

« Encore un de perdu, c'est ça ? »

J'entendis aboyer le petit chien des voisins et je me demandai s'il continuerait à glapir si le reste du monde n'existait plus.

« En tout cas, on ne le retrouve pas », dis-je d'une voix aussi neutre que possible. « Donne-moi son numéro, s'il te plaît. On le trouvera peut-être en le faisant sonner. »

« Mais le garçon peut te le donner lui-même ! » s'écria-t-elle sur un ton enjoué et moqueur.

Et je dis : « Il l'a oublié. »

Et ma mère : « Passe-le-moi. »

Et de nouveau moi : « Ça ne va pas juste là. Il est aux toilettes. Nous sommes sur une aire d'autoroute. Il pleut à verse. Tu entends comme ça gronde ? Ça tonne ! »

Je tendis l'appareil en l'air, en direction du pont. Quant à savoir pourquoi je mentais, je l'ignorais. Ou plutôt, je le savais très bien – un vestige de cette joie d'antan qui consistait à inventer pour nous défendre, lorsqu'ils nous avaient coincés, Ira ou moi, dans le but de faire parler l'un ou l'autre.

A moins que ce ne soit par simple lassitude.

« Oui, j'entends. Dieu, que je suis contente que ce voyage me soit épargné ! Quand j'imagine ton père et sa tendinite par ce temps de chien. J'en frémis rien qu'à l'idée. –Voilà le numéro. Tu as de quoi écrire, ou tu préfères que je te l'envoie ? »

« Envoie-le, c'est mieux. Je te tiens au courant. Bonjour à Papa. Ne te fais pas de souci, tout va bien. »

Je terminai là-dessus. J'appuyai sur la touche avec le petit téléphone rouge. Il ressemblait à un minuscule pont dans le crépuscule mais était censé représenter un combiné. La liaison est coupée, pensai-je aussitôt. Il me semblait que chaque conversation avec ma mère apportait la preuve irréfutable de la mort d'Ira. C'est pourquoi je croyais tout savoir de la femme qui nous avait mis au monde.

Le sms arrivait déjà avec le numéro de Jesse. Je fus pris d'une telle angoisse en le composant que j'entendais mon cœur battre une sacrée chamade. Ça sonnait. Je me rendis compte que je ne m'attendais pas à ce qu'il réponde. Ça sonnait. Qu'allais-je donc faire ? Ça sonnait et la sonnerie était une musique, le refrain d'un vieux morceau de hip-hop. La musique provenait de la voiture, de l'arrière et, en me retournant vers le coffre, je vis que le garçon, caché sous la couverture en laine, s'était redressé et me raillait de son regard noir et triste.

This excerpt is presented for informational purposes only –
any use or copying for commercial purposes is strictly
prohibited.

For further information on international rights for this title
please contact:

Schöffling & Co.
Foreign Rights
Kaiserstrasse 79
60329 Frankfurt am Main
Germany

phone: +49 69 92 07 87 16
fax: +49 69 92 07 87 20

www.schoeffling.de/content/foreignrights/news-start.html